

WEDO West Eastern Diwan Orchestra : concerts de l'été 2014

West-Eastern Diwan Orchestra.

Tournée 2014 : 3>24 août 2014.

C'est l'orchestre modèle composé d'instrumentistes israéliens et arabes à l'invitation de son créateur, le chef humaniste engagé Daniel Barenboim. Un symbole fort en ces temps de



guerre radicale qui fait tant d'innocentes victimes entre les deux armées, entre Israël et la Palestine. Evidemment la prochaine tournée de cet orchestre de la réconciliation est à suivre, d'autant que ses dates sont toujours fragiles en raison même du profil de ses musiciens et de la rareté des pays aptes à les accueillir. Apprendre à connaître l'autre, travailler et ressentir ensemble... quoi de mieux pour reconstruire l'avenir ? Cette année, le WEDO réalise **une résidence au Théâtre Colon de Buenos Aires (Argentine, du 3 au 13 août)** avant de rejoindre l'Europe à **Salzburg, Berlin, Londres, Lucerne...** Outre le message philosophique, fraternel, humaniste d'un orchestre pour la paix unique au monde, les mélomanes pourront goûter cette année lors de la tournée du WEDO 2014, des extraits de Tristan et Yseult de Wagner, les concertos pour piano de Beethoven (avec Martha Argerich, argentine comme Daniel Barenboim) et de Mozart, sans omettre Stravinsky (L'Histoire du soldat), et les français : Saint-Saëns, Debussy (Prélude à l'après midi d'un faune) et Maurice Ravel. Deux créations contemporaines sont également au programme de la tournée de l'été 2014. [Plus d'infos sur le site du WEDO \(West-Eastern Diwan Orchestra\). Daniel Barenboim, direction.](#)

Tournée du West-Eastern Diwan Orchestra 2014

Argentine, Buenos Aires, Théâtre Colon

3 août, concert d'ouverture

Beethoven : Concerto pour piano n°1 (Martha Argerich, piano)

Maurice Ravel : Rapsodie espagnole, Boléro

4, 6, 10, 12 août

Wagner : Tristan und Isolde

Prélude, Acte II, Lieberstod (version de concert)

Tristan: Peter Seiffert

Isolde: Waltraud Meier

Brangäne: Ekaterina Gubanova

Marke: René Pape

9 août

Stravinsky : L'histoire du soldat

Camille Saint-Saëns : Le carnaval des animaux

Daniel Barenboim, Martha Argerich, Les Luthiers

11, 13 août

Théâtre Colon, Mozarteum

Mozart : ouverture des Noces de Figaro

Kareem Roustom : Ramal (création mondiale)

Ravel : Rapsodie espagnole, Boléro

17 août

Festival de Lucerne

Kareem Roustom : Ramal (création mondiale)

Ayal Adler : Resonating Sounds (création européenne)

Wagner : Acte II de Tristan und Isolde

18 août

Festival de Lucerne

Mozart : Concert pour piano n°27. Daniel Barenboim, piano

Ravel : Rhapsodie espagnole, Boléro

Programme repris à Berlin, Waldbühnenkonzert 2014, le 24 août

20 août

Londres, BBC Proms

Mozart : ouverture des Noces de Figaro

Kareem Roustom : Ramal (création mondiale)

Ayal Adler : Resonating Sounds (création européenne)

Ravel : Rapsodie espagnole, Boléro

concert retransmis sur BBC Radio 3

21 août

Festival de Salzbourg, Grosse festspielhaus

Kareem Roustom : Ramal (création mondiale)

Ayal Adler : Resonating Sounds (création européenne)

Ravel : Rapsodie espagnole, Boléro

4 avril 2015

Berlin, Philharmonie de Berlin

Staatsoper Berlin Festtage

Debussy : Prélude à l'après-midi d'un faune

Boulez : Dérive II

Berlioz : Symphonie Fantastique

Mozart : la liberté ou la mort !



France 2. Samedi 2 août 2014, 13h20. Mozart : la liberté ou la mort ! Documentaire inédit. Documentaire. C'est le plus grand compositeur de tous

les temps ! Un génie universel ! Secrets d'histoire vous propose de revivre le destin exceptionnel de Wolfgang Amadeus Mozart, musicien des Lumières et premier génie romantique. Dans ce numéro, Stéphane Bern vous emmène à la rencontre de Mozart en Autriche, à la découverte des merveilles de l'art baroque, des fastueux palais viennois, des plus beaux opéras d'Europe, ou encore au château de Versailles où, âgé de 6 ans, il surprend Louis XV et sa cour par son génie précoce. Voyageur indépendant et audacieux, Mozart refuse de se plier aux exigences de la cour et devient l'un des premiers musiciens indépendant et free-lance de l'histoire de la musique. Secrets d'histoire lève aussi le voile sur ses nombreuses conquêtes amoureuses et sur les mystères qui entourent la vie et la mort de Mozart. Pour qui fut composé son célèbre Requiem ? Dans



quelles conditions a-t-il trouvé la mort ? Quel est le vrai visage de Salieri, son fameux rival ? Pourquoi ce talentueux musicien est-il aussi endetté ? Pourquoi n'a-t-on jamais retrouvé son corps ? Secrets d'histoire et Stéphane Bern vous invitent à découvrir le talent d'un homme dont la vie, entre grandeur et décadence, brille encore par son intensité et son ardeur : 626 œuvres composées en seulement 35 ans, constituent un héritage inestimable.



Avec la participation de Michèle Lhopiteau-Dorfeuille, (biographe), Ève Ruggiéri (biographe), André Tubeuf (biographe), Isabelle Duquesnoy (biographe), Geneviève Geffray (ancienne conservatrice de la fondation Mozarteum de Salzbourg), Raphaël Masson (conservateur du château de Versailles), Frédéric Lodéon (musicien), Ulrich Leisinger (directeur de recherche à la fondation Mozarteum Salzbourg), Pierre Mollier (directeur du Musée de la Franc-maçonnerie), José Gulino (grand maître du Grand Orient de France), Patricia Petibon (soprano), Pascal Gorguet Ballesteros (conservateur en chef au musée Galliera), Roger Dachez (historien de la Franc-maçonnerie) et docteur Bernard Marc (médecin-légiste au centre hospitalier de Lagny).

Présenté par Stéphane Bern. Sur une idée originale de Jean-Louis Remilleux. Produit par SEP (Société Européenne de Production). Avec la participation de France Télévisions.

Secrets d'histoire invite les téléspectateurs à réagir et commenter l'émission en direct sur Twitter via le hashtag #secretsdhistoire. Mozart : la liberté ou la mort ! *Réalisé par Laure Delalex.*

La Force du destin de Verdi sur Arte, ce soir. 22h20

arte

ARTE, ce soir, 22h20.

Verdi: La force du destin en direct de

Munich. La distribution promet vocalement un grand moment : Jonas Kaufmann, Anja Harteros et Ludovic Tézier dans les rôles



respectifs des amants maudits fugitifs (Alvaro et Leonora) et de celui qui les pourchasse, Carlo, le frère de Leonora. On peut certes être sceptique quant à la complexité du livret d'après le roman alambiqué de Guttierès. Mais Le traitement musical que développe Verdi sème la tempête et des vertiges irrésistibles dans le cœur des protagonistes. Créé fin 2013 Pour l'année Verdi, cette production mise en scène à l'Opéra de Munich par Martin Kusej accumule les décalages et les relectures provocantes qui n'aident en rien la lisibilité de l'action passablement compliquée. N'empêche, l'engagement de Jonas Kaufmann qui se dédie depuis plusieurs années pour Verdi (après avoir incarné Wagner de façon remarquable : Lohengrin, Parsifal...) élève le niveau du spectacle... Réalisé par Thomas Grimm (Allemagne, 150mn)... [En lire +](#)

Verdi : La Forza del Destino

En direct de l'Opéra de Munich. Arte, ce soir à partir de 22h25.

Avec Anja Harteros, Vitalij Kowaljow, Ludovic Tézier, Jonas

Kaufmann, Nadia Krasteva, Renato Girolami, Heike Grötzinger,
Christian Rieger, Francesco Petrozzi, Rafal Pawnuk
Costumes : Heidi Hackl
Chœur : Chor der Bayerischen Staatsoper
Orchestre : Bayerisches Staatsorchester. Asher Fisch,
direction.
Metteur en scène : Martin Kusej

**Compte rendu, concert.
Narbonne, Théâtre, le 13
juillet 2014. Festival
Horizon Méditerranée. Chants
d'exil et d'amour dans les
traditions juives et arabes
du pourtour méditerranéen,
Jordi Savall et ses musiciens**

invités.

Lorsque vient l'heure d'écrire cette chronique, le temps s'est écoulé, emportant les dernières notes de musique, celles du dernier concert. Elles sont parties vers des horizons lointains, tandis que nous rejoignons la capitale, son



bruit, son agitation permanente. Et c'est d'abord la qualité du silence et de la lumière, du Festival de musique ancienne qui se tient en l'Abbaye de Fontfroide dans l'Aude, qui nous revient en mémoire. Une qualité de silence, qui aidée par le vent porte la musique, loin, très loin. Comment ne pas se revoir, marchant dans la garrigue en début de soirée, à l'arrière de l'abbaye. Au loin, le son des violes de Jordi Savall et de Philippe Pierlot qui répètent quelques fantaisies de William Law ou de Matthew Locke. Les nuages ont recouvert la forêt environnante, semblant figer le temps dans un ailleurs lointain et éternel. Le vent chante sa plainte qui accompagne les violes. La solitude qui nous entoure, se pare de poésie et parle, nous murmure l'ineffable. Celui qui n'a pas vécu ce sentiment d'une intense spiritualité, si universelle, qui sourde de Fontfroide, comme cette source froide qui attend le voyageur égaré, ne sait à quel point ce festival répond à un appel, à une quête... celle de la paix.

Chants d'exil et d'amour sur les terres d'Al Andalous



C'est à quelques kilomètres des bords de la Méditerranée, notre mère à tous, que ce lieu préservé par une famille qui semble si attachée à ce trésor patrimoniale, offre l'harmonie et la sagesse. Et c'est en cette Abbaye de Fontfroide que depuis neuf ans, Jordi Savall propose à un public fidèle et attentif, un festival de musique ancienne unique en son genre. Créé en

compagnie de son épouse Montserrat Figueras, dans un lieu découvert presque par hasard, à l'occasion d'une invitation à y donner un concert, le Festival Musique et Histoire pour un Dialogue Interculturel, tente de rendre possible le partage et l'écoute d'une histoire et d'une culture commune et pourtant si diverse, des peuples de cette mer qui a vu naître tant de civilisations.

Cette année avant de rejoindre l'Abbaye le 15 juillet, c'est dans la ville de Narbonne que le 13, nous avons tout d'abord retrouvé Jordi Savall, ainsi que certaines de ses chanteuses et musiciens pour un concert intitulé Chants d'exil et d'amour. Partenaire officiel du Festival qui se tient à l'abbaye, la ville dans le cadre d'une manifestation plus globale intitulée Horizon Méditerranée, a souhaité célébrer la femme méditerranéenne à l'occasion de ces rencontres. Spectacles de chant, de danse, conférences débats, exposition, viennent célébrer toutes celles qui dans la guerre et dans la paix, « sont une source d'inspiration ».

Ainsi le temps d'une soirée, Jordi Savall est-il devenu le troubadour de cette ancienne cité romaine, qui a été à une certaine époque la capitale d'une province d'Al Andalous. Nous retiendrons tout d'abord de ce concert splendide, la déclaration simple, digne et angoissée, lue par des intermittents, rappelant que sans eux, il ne peut y avoir de spectacle. On peut également se réjouir de ce public de tout

âge, venu nombreux. D'autant que le soir même, la coupe du monde de football aurait pu le retenir devant un poste de télé. Connaissant peu ou pas la musique ancienne, ce public n'a d'ailleurs quitté qu'à regret le théâtre à la fin du concert. A l'écoute de la magie des instruments et de ces voix envoûtantes, si évocatrices de ces ailleurs, d'une différence qui invite au voyage et à la contemplation, il s'est laissé emporter loin de son quotidien. Les instruments : le santur, le ney, l'oud et le rebbab magnifient les voix. Ils chantent les souffrances de l'absence et de l'exil, mais aussi la beauté du monde et le bonheur d'aimer. Des voix, nous retiendrons tout particulièrement, celle de deux des chanteuses qui ont profondément marqué cette soirée et le festival où nous les avons ensuite retrouvées. Celle de la chanteuse grecque, Aikaterini Papadopoulou, limpide et délicate, suggère la nostalgie des bonheurs perdus, des instants fugaces et ardents, de tous ces petits bonheurs qui font une vie. Tandis que celle tout en retenue, de la chanteuse musicienne syrienne – qui s'accompagne à l'Oud- Waed Bouhassoun, est d'une indicible émotion. Elle exprime l'amour, la peur, l'angoisse, une poésie fugace et sensible, qui suspend le temps, avec une noblesse et une dignité rares. La direction attentive et à l'écoute de Jordi Savall redonne vie au lyrisme des muses de la Méditerranée.

Narbonne, Théâtre de Narbonne le 13 juillet 2014 ; Festival Horizon Méditerranée. Chants d'exil et d'amour dans les traditions juives et arabes du pourtour méditerranéen, Jordi Savall et ses musiciens invités.

Illustrations : Jordi Savall, portrait (DR) ; à Fontfroide juillet 2014 © Monique Parmentier

Roberto Alagna chante Otello à Orange, les 2,5 août 2014.

Orange, Chorégies 2014 : Roberto Alagna chante Otello, les 2,5 août 2014. Le rôle d'Otello demeure le plus grand défi pour un ténor lyrique, capable de puissance comme de ciselure dramatique. Interprète prêt à relever le défi en une prochaine performance délicate à Orange au



Théâtre Antique, **Roberto Alagna chante Otello, les 2,5 août 2014**. Avant celui de [Jonas Kaufmann](#), confondant verdien et avant sa prise de rôle sur scène, épatant et bouleversant dans [un album Verdi édité par Sony](#), l'Otello du ténor français Roberto Alagna crée l'événement des Chorégies d'Orange 2014, les 2 et 5 août 2014. Pour le maure de Venise, rongé par le soupçon et manipulé dans sa folie destructrice par Iago, Alagna dont l'évolution de la voix récente, a permis de conquérir une couleur nouvelle sombre, se dédie tout entier au rôle le plus passionné du théâtre verdien : songez à la scène ultime où le jaloux possédé assassine sa bien-aimée la trop tendre Desdemona. La partition qui s'inscrit dans la dernière manière de Verdi – orchestralement contrastée, audacieuse, d'une exceptionnelle efficacité dramatique et expressive, profite de la collaboration du compositeur avec Boito : les deux créateurs revisitent avec une rare intelligence le drama shakespearien dont il font un huit clos romantique, sombre, crépusculaire où les instruments brillent de couleurs fauves et de climats mystérieux énigmatiques d'une irrésistible puissance poétique. Après Faust (Gounod), Calaf (Turandot),

cet Otello nouveau est pour Alagna un défi à suivre absolument. Alagna fera t il aussi bien que son confrère l'excellent et si troublant Jonas Kaufmann ? Réponses les 2 puis 5 août 2014.

Aux côtés de Roberto Alagna dans le rôle-titre : **Inva Mula (Desdemona)**, **Seng-Hyoun Ko (Iago)**, **Florian Laconi (Cassio)** ... Philharmonique de Radio France. **Myung-Whun Chung, direction.** **Nadine Duffaut**, mise en scène.

Verdi : Otello. Orange, Chorégies (Théâtre antique). Les 2 et 5 août 2014. Diffusion sur France 2, le 5 août 2014 à 21h50.

Lire [notre présentation des Chorégies d'Orange 2014.](#)

**CD. Karajan : intégrale des
Symphonies de Beethoven
(1961-1962, Deutsche
Grammophon)**

CD. Karajan : intégrale des Symphonies de Beethoven (1961-1962).

Prodigieuse intégrale Beethoven de Karajan en 1962... Au moment de l'inauguration de la nouvelle Philharmonie de Berlin, ouverte officiellement en octobre 1963, le quadra **Herbert von Karajan** alors chef permanent du **Philharmonique de Berlin** depuis 1955, a achevé en parallèle le premier cycle stéréophonique moderne de toutes les Symphonies de Beethoven. L'enregistrement s'est réalisé une année durant entre 1961 et 1962 : il établit définitivement l'aura du chef, son entente avec les musiciens berlinois, et reste aussi un jalon interprétatif d'ampleur sur le cœur du répertoire de l'Orchestre. Soucieuse de reprendre la parole sur la scène internationale, Deutsche Grammophon a accompagné ce projet, véritable manifeste esthétique du label ; la marque jaune a investi un budget exceptionnel (1,5 million de marks allemand de l'époque) comptant écoulé au moins 100 000 coffrets pour rentabiliser l'enregistrement : 10 ans plus tard il s'était vendu 1 million de coffrets de cette intégrale légendaire : un pari gagnant. Karajan y démontre la fluidité étonnante des musiciens d'une virtuosité dynamique stupéfiante, dont l'énergie et l'engagement servent le style puissant, conquérant, réformateur d'un Beethoven jupitérien, bâtisseur d'un monde nouveau immensément inspiré tout au long de ses 9 symphonies.



Berlin, 1962. Intégrale des Symphonies de Beethoven

Karajan orfèvre et démiurge



Avant Karajan les pionniers beethovéniens tels Weintgartner, puis dans les années 1950 : Toscanini, Klemperer et Walter (ce dernier à la fin des années 1950 et le premier vraiment mondialement acheté) ont abordé le cycle en entier mais avec cette approche épaisse, grandiloquente, souvent lourde. En 1961/1962, Karajan fait figure de champion de la nouvelle génération : doué, vif, architecte autant qu'orfèvre : il a la poigne et le tempérament, surtout une musicalité et un instinct superlatifs pour mener à bien cette nouvelle intégrale. Auparavant Karajan avait montré ses aptitudes à Londres avec le Philharmonia Orchestra dans un premier cycle enregistré dix ans auparavant, entre 1951 et 1955. A Berlin, Karajan révèle ses talents en cultivant d'emblée l'écoute primordiale entre tous les musiciens, une approche chambriste qui détaille la moindre alliance de timbre, relève le moindre accent, cisèle la structure en architecte. Insufflant dans cette fresque du détail et du raffinement instrumental, une énergie capable de souligner chaque inflexion majeure : telles ne sont pas moins les avancées du Karajan du début des années 1960, assurant pour lui même, pour l'orchestre et le label chez qui il a signé, un prestige et une renommée incontestable (et légitime). Karajan soigne la transparence et la clarté du plan et de la structure (regardant vers cette fameuse première *objectivité* qu'il admirait tant dans les années 1930 dans le jeu dépouillé de Toscanini...). Avec ses poses d'empereur romain de l'ère augustéenne, ses gestes travaillés sur chaque photo, Karajan construit son image d'après guerre. L'image du chef premier parmi ses pairs, s'édifie ainsi peu à peu grâce à ce jalon discographique qui aura marqué l'histoire de l'enregistrement.



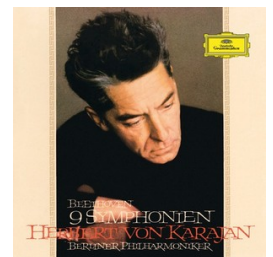
Les 4 dernières symphonies 6, 7, 8 et 9 donnent la (dé)mesure captivante de la réalisation : plénitude des cordes, vitalité détaillée des vents, superbe éloquence souple des bois avec un sens nouveau des équilibres entre pupitres permettant de détailler dans la masse, enrichissant d'emblée la riche texture orchestrale... Karajan fait entendre tous les détails de la partition sans

entamer sa formidable et prodigieuse tension architecturale. Ce double sens de l'infiniment petit et du colossal, de la miniature et de la fresque, emporté par une énergie incandescente, servi par une prise de son millimétrée, apporte aujourd'hui des fruits d'une saveur irrésistible. **La 6ème** » Pastorale » est l'expression juste et poétique d'une partition panthéiste dont le prétexte narratif touche à l'universel et renouvelle totalement dans le seul langage de l'orchestre, un hymne à la nature miraculeuse, à travers ses manifestations les plus saisissantes et spectaculaires (orage, ronde paysanne...). **Les 7è et 8ème** éblouissent par ce sens prodigieux qu'a Beethoven à jouer du temps et de la trépidation rythmique. **La 9ème** semble toutes les récapituler : synthèse et superbe portique vers la pleine modernité... l'énergie volcanique du premier mouvement de l'*allegro* initial auquel succède le feu dansant et chorégraphique du *molto vivace* prépare par contraste au développement de l'*Andante* où Beethoven semble suspendre la notion même de déroulement temporel, comme une aube enivrée, prélude à une ère nouvelle... dans lequel l'énoncé expressif passe par le chant finement caractérisé de chaque instrument : le chef chambriste s'y dévoile idéalement. L'ultime mouvement éclaire toutes les qualités d'une formation agissant comme un orchestre de chambre, d'une séduction inouïe quand à ses qualités expressives, nuances, accents, tension continue, ... le tout progressant sans épaisseur vers l'expression de la transe collective au service du message fraternel et philosophique de

Goethe (Ode à la joie). La réalisation qu'en offre Karajan ressuscite par son âpreté, son mordant, sa radicalité esthétique, les rituels antiques, cérémonies olympiques d'une indiscutable ferveur collective (ou plus proche de Beethoven, les cérémonies révolutionnaires de la fin du XVIIIème siècle). Servis par l'intelligence musicale des ingénieurs de DG, le nerf fiévreux, le muscle galbé de cette intégrale fabuleuse continuent encore de nous captiver.

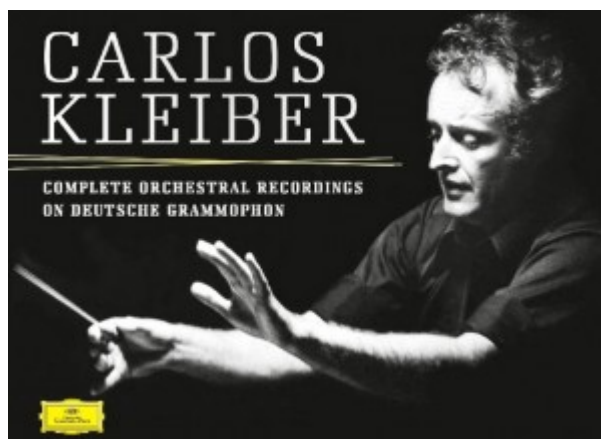
Le coffret est richement illustré et annoté avec qualité (coffret Deluxe en édition limitée). En plus des 5 premiers cd, l'éditeur DG offre un blu ray audio qui regroupe toutes les Symphonies de Beethoven dans une prise de son époustouflante.

Beethoven : 9 Symphonien – Intégrale des 9 Symphonies. Enregistrement réalisé à Berlin en 1963 – Remasterisé 24 bit / 96 kHz. Blu-ray Audio Bonus: 9 Symphonies + réptitions de la 9ème Symphonie. ADD GB6 – Deluxe Limited Edition Janowitz · Rössel-Majdan – Kmentt · Berry – Wiener Singverein. Berliner Philharmoniker. Herbert von Karajan, direction. 5 CDs + 1 Blu-ray Audio Deutsche Grammophon. 0289 479 3442 4 5 CDs + 1 Blu-ray Audio



CD, compte rendu critique. Carlos Kleiber : complete orchestral recordings on Deutsche Grammophon

CD, compte rendu critique.
Carlos Kleiber : complete
orchestral recordings on
deutsche Grammophon. Voici un
coffret-album indiscutable et
bénéfique par son apport : un
immense chef, contemporain des
grandes heures de Karajan y est
révélé ou confirmé (pour ceux



qui le connaissait déjà). Autant Karajan fut fécond, universaliste dans une démarche soucieuse de laisser après lui un legs important et diversifié, autant Carlos Kleiber (décédé en 2004), reste méticuleux, indécis, circonspect face à l'enregistrement. De fait, en proie au doute, celui de l'exigence et de la perfection, le chef nous laisse une poignée d'enregistrements symphoniques, tous magistraux par leur radicalité, leur engagement, leur vision personnelle, d'une musicalité raffinée, suractive, éruptive et jaillissante. Contemporains de ses enregistrements d'opéras (tout autant essentiels), les 5 Symphonies recueillies ici forment le testament musical et donc orchestral d'un maestro irrésistible... l'autre grand chef à l'ombre du plus médiatisé Karajan.

Dans la forge orchestrale, un travail titanesque...



Enregistrées en 1974 et 1975-76, avec les instrumentistes du Wiener Philharmoniker, **les Symphonies n°5 puis 7 de Beethoven** expriment cette exaltation tendre, ce fruité et cette liberté humaniste dont fut capable **Carlos Kleiber** en digne fils de son père, Erich, lui-même chef d'orchestre et sublime mozartien (entre autres...). **La 5ème dévoile fureur, puissance mais aussi élégance racée**, dans la courbe des cordes, dans l'éclat serti des cuivres. A 44-46 ans, Carlos Kleiber nous laisse pantois face à une telle direction suractive et jamais gratuite ni démonstrative. Il semble avoir profondément recueilli l'enjeu de chaque phrase musicale, investi leur sens profond, évaluer ce qui pèse ici dans l'existence d'une vie terrestre. Tout cela à partir de ce qu'il obtient des musiciens viennois : un modèle d'articulation énergique, de clarté et de précision lumineuses. Ce qui étonne et donc captive, c'est que l'apparent équilibre ne cache pas le surgissement de gouffres latents, l'ombre sous la perfection formelle et l'énoncé expressif : Dyonisos / Apollon à la fois comme il est souligné dans la notice explicitant le choix des bandes ici regroupées. Mais c'est aussi une immense tendresse nostalgique qui se déploie (second mouvement).

Auparavant en 1962, avec le Berliner, par exemple Karajan enregistrait pour sa part cette 5ème » du destin » : d'emblée la carrure martiale, l'esprit de grandeur qui emprunte à l'épopée s'enrichit d'une gravité presque inquiète, creusant des tempi ralentis, d'une ombre et d'un panache tout autant superlatifs (où jaillit le timbre de la clarinette, de la flûte, du hautbois avec une attention scintillante et millimétrée aux timbres instrumentaux). Karajan contrôle tout, canalise vers un but fédérateur ; à l'inverse, Kleiber encourage l'essor du flux, le déploiement organique de la forme, cultivant l'effet de croissance immédiate...

L'humanité, la tendresse, la décontraction, la naturel (à force de travail acharné sur le texte musical) se dévoilent plus encore dans le troisième mouvement où la mise en place rythmique égale évidemment celle de son père (le grand modèle auquel il se comparait avec inquiétude sans jamais avoir le sentiment d'en être digne, car Erich douta toujours des capacités réelles de son fils) : le dernier Allegro se fait feu scintillant : il semble que le chef en transe tient dans ses mains la flamme magicienne et la transmet aux musiciens.

La 7ème, fait valoir les mêmes qualités de chef organique et démiurge mais aussi sa faculté de ciseler le détail, emportant le flux dans un lyrisme échevelé et radical (cordes superbement sollicitées dans leur fin de phrases), d'un esprit aérien et dansant : la transe dionisiaque s'y déverse avec un talent frénétique, généreux, irrésistible. Kleiber fait entendre les coups rageurs d'une mécanique orchestrale gonflée à bloc, d'une certitude conquérante à la tension juvénile.

Le chef encore plus convaincant que dans le 5è, parvient à exprimer la sauvagerie primaire, la pulsion sacrale et primitive, l'élan vital dont l'énergie organise et structure le discours et l'équilibre de la forme à mesure que les instruments crépitent et palpitent d'un seul cœur.

Kleiber, génie de la baguette



Ce Vivace dansant, trépidant frappe par sa franchise, sa jubilation dans l'instant : un sommet de la direction du chef qui fut si tiraillé par le doute et handicapé par une

autocritique de plus en plus envahissante au point de le rendre imprévisible quant à ses engagements et ses projets d'enregistrements alors qu'il était l'un des chefs les plus adulés, célébrés au monde. Le sentiment de désolation tragique et de destruction totale d'abandon et de retraite inéluctable qui habite tout le mouvement 2 (*Allegretto*) est lui aussi bouleversant. Et le *Presto* touche par sa cohérence sonore, son élégance tendue, son feu primitif, prélude à l'énergie rien que purement dionisiaque du mouvement final (*Allegro con brio*) qui tout entier est hymne trépidant d'une furieuse vitalité. Du flux le plus incontrôlable et comme jaillissant de sa source, Kleiber fait une extase et une transe orchestrale : une telle expérience partagée par le chef et les instrumentistes relèvent du prodige ni plus ni moins. Ce témoignage de 1976 demeure l'accomplissement le plus révélateur de l'énigme Kleiber : la capacité de dépassement visionnaire du maestro se fait jour ici. Il semble que l'oeuvre naît et croît spontanément au moment où les musiciens jouent pour la prise. Saisissante esthétique, d'une croissance immédiate, irrépressible totalement miraculeuse.

Rossinienne, facétieuse la Symphonie de Schubert n°3 captive tout autant par l'imaginaire sans limites que Kleiber inspire à ses troupes : en 1978, le geste semble encore plus sûr, d'une culture sans bornes, d'un appétit d'extase sonore décuplé. Quel panache dès le début de l'*Adagio maestoso* et quand jaillit le motif « très lever de rideau » de l'*Allegro*

con brio (énoncé à la clarinette). Là encore la transe expressive, la richesse hagogique étonnament versatile dont est capable le chef fait feu de tout bois : la partition crépite, scintille sous sa baguette. Le chef joue de ce jeu purement formel, qui sait recycler et transformer ici toute une tradition symphonique viennoise, héritière en particulier de Haydn dont Schubert, à la rythmique beethovénienne aussi, poursuit la vélocité élégante et la finesse légère mais d'une rare subtilité d'intonation.

Dans la 8ème, Kleiber trouve les couleurs d'un vrai paysage nocturne, grandiose, d'une profonde et mystérieuse activité. Les deux mouvements de la D 759 s'immergent directement dans la tendresse vénéneuse de ce romantisme noir qui fascine tant chez Schubert : la qualité sonore, les couleurs spécifiques (bois et cordes) comme des chants grimaçants et sardoniques, alternant avec le balancement et l'abandon sont ici d'un magistral accomplissement. On y perçoit l'exceptionnel orfèvre des climats souterrains, des flux énigmatiques, le réalisateur hors pair et hors normes qui fait jaillir et l'ombre de la grande faucheuse dans une transe à la fois noble et ciselée, d'une élocution instrumentale sans pareille. A n'en pas douter aux côtés de la 7ème de Beethoven – son incandescence dyonisienne, voici un sommet bouleversant de la direction de Carlos Kleiber, celui ci deux ans après en 1978 (Musikverein de Vienne). C'est une chevauchée en un pays dévasté et apocalyptique énoncé en un geste d'une claire et rayonnante solennité tel l'accomplissement d'un rite immémoriel. Kleiber offre au Schubert symphonique une invention visionnaire qui ouvre très large les perspectives investies... préfigurant dans cette conception dramatique flamboyante, par sa démesure lugubre et prenante, les Berlioz et les Wagner à venir. Rien de moins. Alors que le Schubert chambriste par ses lieder et ses partitions de musique de chambre s'imposent à peine, Kleiber semble avoir compris avant tout le monde, le génie et la préscience symphonique du Schubert romantique. L'*Andante con moto* exprime comme le regret rétrospectif des paysages traversés dans le mouvement initial. Même dans son

inachèvement, l'*Inachevée* pose un jalon dans la conscience symphonique du romantisme : une œuvre atypique et inclassable qui annonce tous les univers à venir. La profondeur et la justesse de Kleiber se révèlent confondantes de finesse, de suggestion, de subtilité poétique.

La Quatrième de Brahms succède à ses enregistrements Beethovénien et Schubertiens propres aux années 1970. En 1980, Kleiber s'attaque ainsi à l'enregistrement de **la Symphonie n°4**



(1885) au moment où il vient de triompher à Covent Garden dans *Otello* de Verdi et s'apprête à enregistrer *Tristan und Isolde* de Wagner à Dresde. Les années 1980 sont celles de la célébration planétaire se concluant entre autres avec la direction du Concert du Nouvel An à Vienne en 1989 : immense triomphe médiatique pour celui qui est particulièrement recherché, contemporain d'un Karajan avec lequel il partage la vedette et les meilleures ventes alors de Deutsche Grammophon. La tempête qui sévit dans le massif brahmsien annonce Dvorak ; le bouillonnement intérieur qu'y exprime Brahms, reflète une âme tourmentée en proie aux pires inquiétudes, aux failles ouvertes que compensent de rares pauses, accalmies pourtant salvatrices d'une infinie tendresse... On y retrouve malgré le classicisme affiché de Johannes, ce poison romantique, malédiction jamais écartée qui fonde le mystère brahmsien et le rapproche de son « pire ennemi », ... Wagner. L'activité féconde en lien avec son hypersensibilité, prodiguée par Kleiber éclaire chaque recoin de la pensée brahmsienne dans une houle orchestrale qui emporte et par son flux rayonnant, les mouvements internes de sa structure comme le fini exemplaire de chaque micro cellule. L'ivresse dyonisienne que

permet le chef transforme notre propre compréhension de la Symphonie dont il fait une lutte intérieure, âpre, mordante, parfois grimaçante en tout cas hautement tragique (premier mouvement : *Allegro non troppo*).

Le mystère s'épaissit encore dans l'appel du cor magnifique à l'énoncé épique et légendaire du cor initial dans le mouvement 2 (*Andante moderato*) : formulation déjà dvorakienne là encore (les deux hommes étaient liés), mais à laquelle Kleiber apporte l'aura d'une tendresse mélancolique et sombre, tendre et presque désespérée aussi que la cantilène aux violoncelles masque à peine, relançant même l'étoffe d'une blessure secrète.

L'âpreté manifeste dans le choral qui ouvre le dernier *Allegro (energico e passionato)* confirme le geste et la vision de Kleiber à l'endroit de Brahms : il en délaisse l'élégance épaisse et souvent ailleurs sirupeuse pour l'expression la plus franche de la passion, jusqu'à la crispation mais investie de l'intérieur, avec des éclats d'une tendresse sombre incomparable (l'éloquence de la clarinette, de la flûte au dessus de la brume des cordes). Tout cela montre l'intelligence avec laquelle Kleiber empoigne cet ultime mouvement de plus de 9 mn, en forme de vaste chaconne (comme la passacaille du finale des *Variations d'après Haydn*). Inspiré par l'opus 98, le chef semble peu à peu distiller l'essence du tragique brahmsien à force de décantation et d'étapes successives dans le cheminement alchimique, d'alambic en éprouvette jusqu'à la conclusion à couper le souffle : la musique est bien sous sa conduite une sublimation, passant de métamorphoses en états de conscience progressifs. En plus des 3 cd audio, Deutsche Grammophon ajoute **un 4^e apport le blu ray audio** qui regroupe l'ensemble de ce t héritage inestimable dans une qualité sonore optimale.



Pour conclure, les 5 Symphonies enregistrées ici soulignent la direction naturelle et jaillissante de Kleiber à force de travail et de perfectionnisme. Mais cultivée, intelligente, charmeur, Kleiber savait tout obtenir de ses musiciens... Kleiber le magnifique, le sublime, le génial se dévoile ici dans sa démesure disciplinée, produisant un son, une énergie, une fluidité jamais égalée avant lui (et quel raffinement pour ses 2 concerts du Nouvel an à Vienne en 1989 et 1991, devenant de fait le plus grand chef de la planète

après la mort de Karajan) : de sorte qu'au moment du concert, la musique semble se créer à mesure de son écoute. Une ivresse sensorielle irrésistible qui rétablit ce que doit être un concert symphonique : un choc, une sublimation, un dépassement collectif entraînant musiciens et public grâce au feu charismatique du chef. Et quel chef dans le cas de Carlos qui commença sous couvert de son pseudonyme Karl Keller, humble et laborieux répétiteur dans les théâtres d'opéras (Postdam, Stuttgart,... avant que Vienne ne lui fasse les yeux doux). Carlos attendit la mort de son père, immense maestro lui aussi, antinazi et humaniste engagé, en 1956 pour voler de ses propres ailes et oser être un chef réputé, reconnu, célébré. Les doutes du père auront toujours égratigné une confiance déjà fragile. Kleiber doute, cherche, travaille constamment. L'hyperactivité raffinée des Symphonie beethovéniennes au caractère dansant pulsionnel, la jubilation tour à tour

facétieuse et juvénile de la Symphonie n°3 et Schubert et le portique spectaculaire et profond voire lugubre de la 8è, complètent le torrent passionnel de la 4è de Brahms. Jamais un chef n'aura été aussi loin avec un orchestre dans l'art de servir et d'exprimer les enjeux formels et esthétiques voire philosophiques des partitions ici réunies.

Carlos Kleiber (1930-2004) :

**Complete Orchestral Recordings
on Deutsche Grammophon**

(intégrale des enregistrements pour orchestre réalisés par Deutsche Grammophon). Beethoven :

Symphonies n°5 opus 67.

Symphony n°7 opus 92, Schubert :

Symphonie n°3 D200, Symphonie

n°8 D759 « inachevée ». Brahms :

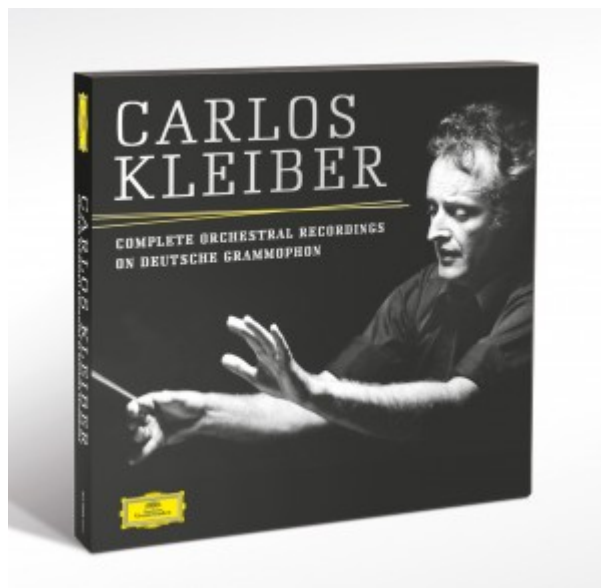
Symphonie n°4 opus 98. 3 cd

Deutsche Grammophon (3cd + Blu

ray audio (incluant outre l'ensemble des Symphonies réunies, plusieurs témoignages et commentaires sur les enregistrements réalisés par Carlos Kleiber). 1974-1980. EAN: 0028947926870,

07.07.2014. La notice est documentée et richement illustrée.

Le coffret Kleiber version vinyle est publié le 18 août 2014
(illustration ci dessus).



Cavalli : Elena, 1659

**Cavalli:Elena. Sablé, le 27 août. Angers
Nantes Opéra : 2>16 novembre 2014.
Renaissance de Cavalli. A propos de
l'opéra Elena (1659).** Peu à peu
Francesco Cavalli reprend la place qui
lui est propre, la première parmi les
plus grands compositeurs d'opéras
italiens au XVII^e, après la mort de son
maître Claudio Monteverdi en 1643. De
fait, la notoriété du musicien est assez
importante alors pour qu'en 1660,
Mazarin lui demande de composer un
nouvel opéra (Ercole Amante, Hercule Amant) pour célébrer les
noces du jeune Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse.
Auparavant, Cavalli mène une carrière exceptionnellement
féconde en Italie, en particulier à Venise où il écrit près de
10 ouvrages lyriques avec le librettiste Giovanni Faustini. A
leur actif, **La Calisto** se distingue nettement comme un chef
d'oeuvre absolu, associant comique bouffon, sentimental
languissant, tragédie et comédie. Cette liberté de ton, cette
richesse des registres poétiques restent emblématiques de
l'opéra vénitien baroque. D'autant plus envoûtant que depuis
1637, Venise a inauguré le premier opéra public où le tout
venant peut assister à une représentation (jusque là réservée
aux célébrations dynastiques et princières dans le cénacle
privé des rois et des têtes couronnées), s'il s'acquitte d'un
billet d'entrée.





Peintre actif dans la première moitié du XVIIème, Bernardo Strozzi marque la permanence de l'école vénitienne de peinture après l'âge d'or des Titien, Véronèse, Tintoret. Mort en 1644, il est contemporain de Monteverdi dont il a laissé un somptueux portrait. Sa joueuse de viole, aux seins nus, rappelle la figure de la cantatrice créatrice du rôle d'Elena de Cavalli en 1659, elle aussi fine musicienne et courtisane... La fille de Strozzi, Barbara, exceptionnelle musicienne et compositrice fut par ailleurs élève de Francesco Cavalli à Venise...

Quand Faustini meurt en 1651, il laisse nombre de noyaux littéraires, prêts à être développés et mis en musique. **Parmi eux, le livret d'Elena** que complète et réécrit Nicolo Minato en 1659. Cavalli compose très vite ensuite la partition : la création au San Cassiano de Venise, le 26 décembre 1659 ne suscite pas le succès escompté. La Marciana de Venise possède

une copie commandée à la fin de sa vie par Cavalli, à partir de la partition de la création en 1659 (probablement transcrite par l'épouse de Cavalli). Le livret quant à lui existe toujours, car comme c'est l'usage alors, il a été pour la création de l'ouvrage édité pour être distribué pendant la représentation. Autour du rapt d'Hélène par Thésée, des avances finalement victorieuses de Ménélas (déguisée en Amazone pour l'approcher) auprès d'Hélène, le livret multiplie les quiproquos, affectionne les intrigues secondaires grâce aux nombreux personnages de second plan, lesquels revêtent une présence douée de profondeur et de justesse, souvent frappé par le bon sens (Irus), d'ambition sincère (Arginda, la confidente et suivante d'Hélène qui aurait tant aimée être enlevée, preuve qu'un homme la convoitait...), ou tragiques et languissants tels Hippolyte (la fiancée abandonnée par Thésée) ou Ménésthée, le soupirant malheureux d'Hélène... auxquels Cavalli dédie de superbes lamenti.

Un opéra cavallien ressuscité : Elena, 1659

Nouvelle texture instrumentale

L'écriture de Cavalli évolue à la fin des années 1650 : plus riche harmoniquement, formellement flamboyante (cumulant solos, duos, trios, quatuors et même sextuor à la fin de l'ouvrage ! ; avec d'innombrables intermèdes musicaux d'un nouveau lustre instrumental : sinfonie, ritornelli...) :



on pensait Cavalli abonné jusque là à une écriture ascétique, intimiste, épurée (jusqu'à Ercole amante où bénéficiant de moyens plus importants, son écriture se déploie avec richesse et raffinement, réussissant en particulier une écriture à 5 et 6 voix instrumentales et des chœurs à 6 voix !) ; ici, dans Elena, le vénitien sait renouveler son style en particulier dans les airs accompagnés par 2 voire 3 instruments ... une telle sensibilité instrumentale qui étoffe la texture musicale devance l'école Napolitaine. D'autant que la partition diversifie rythmes et climats, majoritairement comique, il s'y détache par exemple des cellules de bergamasque, danse populaire d'essence comique et délirante.

Elena, scandaleuse courtisane...

Contrairement à *La Calisto* par exemple, Elena favorise l'éclat des voix aiguës (Ménélas est chanté par un castrat – Giovanni Cappello, ce qui renforce l'impact du personnage quand travesti en Amazone il devient Elisa... dans ses duos avec la soprano Elena, c'est lui qui avait la partie la plus aiguë. Proche de la tessiture de Nerone dans *Le Couronnement de Poppée* de Monteverdi, Menelas confirme cette coloration vocale : il monte même plus haut encore que



Nerone. Elena avant les opéras napolitains témoigne de l'engouement irréprouvable pour les castrats. Dans le rôle-titre, l'impresario et le directeur du théâtre n'ont pas hésité à choisir un soprano grave Lucietta Gamba, autrement plus célèbre comme... courtisane scandaleuse. un parfum d'érotisme pimenté agrémentait ainsi la création de 1659 : une prostituée magnifique dans le rôle de la plus belle femme du monde : quoi de plus cohérent pour les vénitiens du XVII^e ? Et pour corser le tout, le désir impérieux règne sur les coeurs sans partage : tous les caractères sont animés, portés par le sentiment impérieux de l'ivresse et de l'abandon. Même Ménélas fardé en femme (Elisa) suscite le désir de deux hommes : Pirithöus et le roi Tyndare. L'illusion, le travestissement croissent d'autant mieux dans la ville du carnaval et des masques. Avec ce parfum homosexuel propre à Venise : Ménélas efféminé suscite les convoitises, comme dans *La Calisto*, Jupiter excité se change en Diane pour séduire la nymphe Calisto, le véritable objet de son désir...

Dramma per musica, Elena demeure surtout un opéra théâtral où le jeu des comédiens et des acteurs sert le texte et les situations dramatiques avant les voix et le chant des instruments. Prima le parole dopo la musica... D'abord le texte ensuite la musique. Le regard sans illusion par contre sur le cœur humain et ses contradictions, l'organisation du drame

autour de l'inconstance des sentiments, la cruauté de l'amour, l'ivresse ensorcelante du désir qui dilue l'identité profonde des êtres composent l'un des théâtres lyriques les plus violents, les plus érotiques (dans le sillon du Couronnement de Poppée de Monteverdi), les plus cyniquement drôles (où fait frappant les seconds rôles expriment une profondeur insoupçonnée). La résurrection d'Elena de Cavalli est l'un des faits marquants de la recherche musicologique dédiée au baroque depuis ces 10 dernières années.

Illustrations : *Au XVIIème siècle, Venise prend le leadership artistique et culturel en Italie. Après avoir marqué le XVIème par une école de peinture inégalée (Tintoret, Titien, Véronèse)... , la Cité invente le divertissement musical baroque : l'opéra, superbement illustré par Monteverdi puis Cavalli... Au XVIIème, soit à l'époque de Cavalli, Bernardo Strozzi et Domenico Feti règnent indiscutablement sur la peinture vénitienne... Illustration : Domenico Feti : La Melancolia, la Mélancolie.*

agenda, dvd

Elena sort de l'oubli. Une nouvelle production a été présenté à Aix en juillet 2013, elle vient de paraître en dvd (lire notre [critique complète d'ELENA de Cavalli, 2 dvd Ricercar](#)). Le spectacle tourne encore à l'été 2014 : il tient l'affiche du prochain festival de Sablé dans la Sarthe, ne manquez [mercredi 27 août 2014](#), la reprise de la production d'Elena par Alarcon, dans le cadre du [festival baroque de Sablé \(L'Entracte, Sablé sur Sarthe à 20h30\)](#). La production fait ensuite escale à [Angers Nantes Opéra, pour 6 dates, du 2 au 16 novembre 2014 \(Monica Pustilnik, direction\)](#). Après Angers Nantes Opéra, Elena de Cavalli fait l'affiche de [l'Opéra de Rennes, les 23,25 et 27](#)



Bruno Procopio et Le Sans Pareil à Valloire (Savoie)

Festival Valloire baroque. Bruno Procopio, Le Sans Pareil, les 28 et 29 juillet 2014. La fabuleuse église de Valloire en Savoie (Notre Dame de l'Assomption décorée de 1630 à 1682) témoigne en Maurienne de l'essor du baroque propre au premier XVII^e : un délire de bois sculpté et peint, d'anges souriant et enchanteurs, de retables en or témoignant d'une ferveur exceptionnelle. Les 28 et surtout 29 juillet, **le claveciniste et chef d'orchestre franco brésilien Bruno Procopio** apportent la rythmique exaltante du Portugal et du Brésil en abordant plusieurs compositeurs des deux pays, des deux rives de l'Atlantique. Défenseur depuis ses débuts de l'écriture mozartienne et prérossinienne de **Marcos Portugal** dont il a récemment enregistré la Missa Grande, Bruno Procopio présente au festival de Valloire une collection de pièces du XVIII^e signées Marcos Portugal et **João Rodrigues Esteves**. Le Magnificat de Esteves révèle une parfaite maîtrise du style italien et une grande affinité stylistique avec le compositeur romain Ottavio Pitoni.



Marcos Portugal est le plus important compositeur du Portugal et du Nouveau Monde aux XVIII^e et XIX^e siècles. Premier compositeur de la cour de Lisbonne, il suit le roi Don João VI à Rio de Janeiro. Après le retour de la famille royale en

1821, il devient le premier compositeur du Brésil naissant avec plus de 150 œuvres sacrées composées pour la Cathédrale de Rio et pas moins de 40 opéras (dont l'excellent L'oro no compra amore récemment ressuscité par Bruno Procopio à l'Opéra de Rio, décembre 2012).

La deuxième partie du programme est un voyage au cœur de la Cathédrale de Rio de Janeiro à la fin du XVIIIème siècle, où **José Maurício Nunes Garcia**, le plus important compositeur brésilien de l'époque coloniale, dirigeait la musique de l'entourage du vice-roi. Tout au long du XVIIIème siècle, les échanges entre Lisbonne et le Brésil, sa plus importante colonie, ne se sont pas résumés à l'importation de richesses minières et de marchandises: le domaine culturel et l'intense activité artistique et musicale apportent leur contribution à des échanges de plus en plus intenses des deux côtés de l'Atlantique.

Le Sans Pareil – Les musiciens navigateurs



Sur les chemins immémoriaux qui alimentent et resserrent les liens ancestraux entre l'Europe et le Nouveau Monde, émergent quelques figures de proue. Se souvient-on qu'en 1394 naissait d'une famille princière du

Portugal, l'Infant Dom Henrique, celui que l'on surnommait à vingt ans Henri le Navigateur ? C'est ainsi que s'ouvre l'âge d'or de l'empire colonial portugais, qui voit Vasco de Gama doubler le Cap de Bonne-Espérance et atteindre l'Inde, puis Pedro Alvarez Cabral accoster en 1500 sur une plage du futur ... Brésil. Mais Henri le Navigateur n'aura pas vu ces découvertes

de son vivant. Six cents ans plus tard, en 1994, Bruno Procopio, jeune claveciniste brésilien, arrive en France pour y perfectionner son apprentissage instrumental (auprès entre autres de Christophe Rousset). Sa jeunesse a été baignée de ce répertoire très particulier que l'on appelle musique coloniale brésilienne. Le terme colonial n'implique pas une forme artistique imposée par l'occupant portugais, qui ne serait qu'un pittoresque reflet des canons européens.

Une fois passée la frénésie initiale d'appropriation de l'or et des bois précieux, vint en effet le temps des échanges culturels. Le foisonnement de l'architecture baroque portugaise dans les églises du Minas Gerais en témoigne. Et la musique ne fut pas en reste, avec l'émergence au XVIIIème siècle d'une musique sacrée, singulière, elle-même héritière des maîtres de Lisbonne. C'est pour témoigner de cette richesse musicale que Bruno Procopio fonde dès 2004, avec le soutien de musicologues brésiliens, les « Solistes du Palais Royal ». Outre sa relation privilégiée avec le style colonial, l'ensemble parcourt aussi bien la musique européenne, et plus particulièrement les compositeurs qui ont contribué, grâce aux échanges avec le Nouveau Monde, à la pluralité et au raffinement musical de la cour du Portugal. Aujourd'hui, le Sans-Pareil, ce Vaisseau amiral rêvé par Louis XV et qui ne vit jamais le jour, se réincarne. Une caravelle musicienne détache ses amarres du Palais-Royal pour prendre le large. En hommage lointain à Dom Henrique, les Musiciens Navigateurs, emmenés par Bruno Procopio, partent à la rencontre du Brésil. Ils emmènent à bord les talents cumulés d'une longue pratique musicale, et sont avides de découvertes à venir de l'autre côté de l'Océan.

Baroques, de Lisbonne à Rio de Janeiro

Bruno Procopio,

les musiciens navigateurs du Sans Pareil

œuvres de Marcos Portugal, Esteves, Nunes Garcia...

Lundi 28 juillet 2014, 15h

Espace Culturel Le Savoie à Saint-Michel-de-Maurienne

Mardi 29 juillet 2014, 21h

Eglise de Valloire

Réservations +33 (0)7 89 55 12 76

Renseignements ☐ Office du Tourisme de Valloire ☐ +33(0)4 79 59 03 96 ou info@valloire.net

contact@festivalvalloirebaroque.com

Consulter aussi [le site du festival de valloire \(Savoie\)](#)

Programme

João Rodrigues Esteves (vers 1700 – 1751 Lisbonne)

Magnificat

José Gomes Veloso (Portugal 18ème siècle)

Iste Sanctus

Marcos Portugal (1762 Lisbonne – 1830 Rio de Janeiro)

Missa Grande (Extraits)

Kyrie I – Christe – Kyrie II

Gloria

Laudamus te

Qui sedes ad dexteram Patris

Cum Sancto Spiritu

Credo

Sanctus – Hosanna

Benedictus – Hosanna

José Maurício Nunes Garcia (1767 – 1830 Rio de Janeiro)

Requiem « Missa dos Defuntos » (1809)

Magnificat « Cântico de Nossa Senhora para às Vésperas de São José » (1810)

Musique populaire brésilienne pour chœur à 4 voix

Muié Rendêra (domaine populaire)

Tristeza pé no Chão (Mamão)

Rosa Amarela (Villa-Lobos)

□□Le Sans Pareil

Bruno Procopio, orgue et direction

Françoise Masset, soprano

Jean-Christophe Clair, contre ténor

David Lefort, ténor

Sidney Fierro, baryton basse

3 raisons de ne pas manquer ce concert :

– Le sujet et l'enjeu de ce programme d'emblée passionnant : mettre en miroir les meilleurs compositeurs du Portugal au 18ème siècle et leur confrère brésilien, l'immense (et trop peu connu) Nunes Garcia.

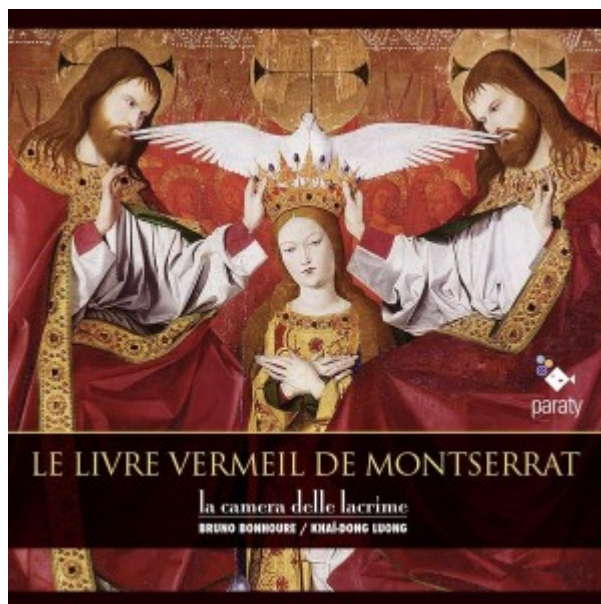
– La musique portugaise est très proche de la musique polyphonique italienne de la même période, néanmoins la musique de Garcia écrite à Rio est originale et personnelle ; certes, le compositeur s'inspirait de la musique européenne qui arrivait au Brésil, mais il fait une musique bien plus concise, en ce qui concerne la rhétorique : phrases courtes et bien ciselées, une seule exposition du texte liturgique pour aller au cœur des fidèles, moins de rigueur sur la tradition harmonique pour créer une musique colorée qui surprend à chaque instant. Il s'agit donc de révéler l'écriture si exaltante et profonde de Nunes Garcia

– Le profil artistique de Bruno Procopio, chef d'orchestre et claveciniste : musicien virtuose, doué d'une intelligibilité

musicale rare, Bruno Procopio a montré sa passion pour le répertoire musical portugais et brésilien. Ses disques Marcos Portugal et plus récents, dédiés à Rameau, affirme le tempérament d'un interprète mûr, capable de conduire les grands effectifs tout en éclairant la gravité individuelle et la poésie intérieure des partitions choisies. Programme incontournable.

CD. Le Livre Vermeil de Montserrat (La Camera delle lacrime, 2013)

CD, compte rendu critique. Le Livre Vermeil de Montserrat (La Camera delle lacrime, 2013). La Vierge noire du Monastère de Montserrat en Catalogne espagnole est le point de convergence de bon nombre de pèlerins partis sur les routes de Saint-Jacques de Compostelle. Chacun, éprouvé par le chemin y trouve un havre de repos et de paix, un accomplissement spirituel surtout dont l'amorce s'est réalisée au début du voyage. La Mère protectrice et miséricordieuse s'y dévoile alors pour chacun : c'est une intercesseuse salvatrice dont la divine faveur s'avère primordiale pour l'obtention du salut.



Depuis les premiers temps de cette adoration, la foule des pèlerins qui se presse à Montserrat a su élaborer au fil des siècles, un répertoire riche et singulier de chants de dévotion dont les racines et syntaxes, profanes, sacrées, populaires et savantes (plaint chant, Ars Nova, rondes, virelais, chansons courtoises...) ont façonné un répertoire d'une mixité troublante, d'une fascinante expressivité, dont l'éclectisme dit aussi la diversité sociale et les métissages pluriels des foules présentes. Chant collectif d'une irrépressible ferveur, ou chant soliste magnifiquement incarné : tout porte et élève la prière, intense, implorante, sincère.

Chants des pèlerins



C'est ainsi que le manuscrit conservé in situ et qui témoigne d'une synthèse opérée à la fin du XIV^e, tout en précisant la nature des chants, indique clairement aussi leur destination : cultiver l'ardente ferveur des croyants comme nourrir aussi la méditation des pèlerins recueillis. Occuper les pèlerins déjà résidents et rassemblés par millier, accueillir les arrivants. Expression, introspection : le geste s'allie à l'approfondissement de la pensée spirituelle. C'est le Livre Vermeil de Montserrat, daté de 1399, miraculeusement préservé du sac de l'Abbaye par l'armée de Napoléon en 1811, et recouvert depuis par un velours rouge (d'où son nom). En latin, en catalan d'époque, proche de l'occitan, les prières et les louanges s'expriment en formes musicales diverses sans omettre la danse : c'est une fraternité partagée et vécue collectivement qui se déploie alors. Bon nombre de partitions intègrent d'ailleurs le principe responsorial, la

réponse collective du chœur des participants, à la fois auditoire et chanteurs.

A partir des 9 chants de pèlerinage du Livre Vermeil, les interprètes rendent vie aux différentes langues recueillies dans l'illustre recueil : latin bien sûr, mais aussi catalan et occitan (pour deux d'entre eux). Le ténor (et directeur de l'ensemble La Camera delle lacrime) Bruno Bonhoure restitue même la mélodie du 10^e chant (Rosa plasent).

Tous les textes honorent Marie (d'où le choix judicieux du visuel de couverture : l'extraordinaire retable d'Enguerrand Quarton célébrant le culte marial). Le tableau associe la protection de la Vierge à l'expression finale du pèlerinage : c'est un moment de joie et d'émotion en partage où le recueillement populaire et local est très présent. D'ailleurs, pour souligner la place des catalans, le programme commence par Le Chant de la Sibylle (XIII^e) dans sa version catalane et s'achève par l'hymne populaire Els segadors, chant des partisans catalans devenu emblème de la Catalogne depuis 1993. Tout un symbole. Ambassadeurs d'un contenu aussi riche, le collectif et le ténor soliste réalisent une série de prières très incarnées dont on apprécie le geste libre, le chant simple et direct, franc et engagé : toute la fièvre et l'ardeur des espérances confondues multiples nous sont offertes avec le sens du texte, dans la chaleur directe et franche de son intention fraternelle. Plutôt convaincant.

Le Livre Vermeil de Montserrat. La Camera delle Lacrime. Bruno Bonhoure (chant), Khaï-Dong Luong. Enregistrement réalisé en août 2013. 1 cd Paraty.